

MCNAUGHT, Kenneth, *A Prophet in Politics*. Biographie de J. S. Woodsworth. University of Toronto Press, Toronto, 1959.

G. F. G. Stanley

Volume 14, Number 1, juin 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302034ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302034ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Stanley, G. F. G. (1960). Review of [MCNAUGHT, Kenneth, *A Prophet in Politics*. Biographie de J. S. Woodsworth. University of Toronto Press, Toronto, 1959.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 14(1), 128–131.
<https://doi.org/10.7202/302034ar>

Paris, mai 1960.

MCNAUGHT, Kenneth, *A Prophet in Politics*, biographie de J. S. Woodsworth. University of Toronto Press, Toronto, 1959.

La récente publication de cette biographie de James Shaver Woodsworth est une heureuse contribution à la connaissance de l'histoire des années 1920-1930 auxquelles les écrivains consacrent un nombre croissant de leurs ouvrages. Nous avons eu le premier tome d'une biographie de Mackenzie King (avec la promesse d'un second volume dans un avenir rapproché). Nous avons depuis quelques années celle d'Henry Wise Wood et l'histoire du mouvement progressiste dans l'Ouest canadien; on parle d'une biographie d'Arthur Meighen. Nous avons maintenant celle de Woodsworth. Il manque toujours malheureusement une biographie d'Ernest Lapointe. Quelqu'un comblera-t-il cette lacune? Peu importe que nous approuvions la vie politique ou privée de ces différents hommes; en tant qu'historien, nous ne pouvons que nous réjouir de cet élargissement de la connaissance du passé.

Le professeur McNaught a intitulé son livre: *A Prophet in Politics*. C'est un titre qui frappe. Si nous entendons par prophète le porte-parole ou l'avocat d'un principe, le titre est bien choisi; si, toutefois, nous pensons à celui qui interprète la volonté de Dieu ou prédit l'avenir, alors la justification de cette épithète semble moins évidente.

Que Woodsworth fût un homme de principes, qu'il y fût attaché, qu'il en fût le porte-parole, personne, même ses adversaires, ne le conteste. Ils purent bien le traiter de bolcheviste, de meneur de populace, de « rouge » ou de pacifiste, ils ne purent jamais

l'accuser d'avoir failli à ses principes. Ce n'était pas un homme de compromis. Il répétait aux Canadiens que le compromis n'arrange rien. Et comme c'est un trait caractéristique de la vie politique au Canada, on comprend que le message de Woodsworth n'ait pas eu d'écho et que le parti dont il prit la tête, fut, durant sa vie, un échec.

J. S. Woodsworth naquit dans l'Ontario en 1874. Il était d'ascendance anglaise et allemande. La famille de sa mère quitta l'Allemagne pour venir s'installer en Pennsylvanie puis au Canada. Son père émigra du Yorkshire en 1830. Il fut élevé dans une fidélité inébranlable à la couronne britannique et dans une solide dévotion à l'église méthodiste wesleyenne. Il partit au Manitoba tout enfant et se trouva brutalement transplanté dans le monde des pionniers, milieu rude, énergique, cosmopolite et égalitaire. Il fit ses études au Collège Wesley à Winnipeg. Son penchant naturel, encouragé par ses professeurs et ses parents, l'amena au pastorat méthodiste. Aussi importantes que fussent ces influences formatrices, l'expérience du jeune Woodsworth en Angleterre devait se révéler bien plus durable. Là, il adopta les doctrines du socialisme chrétien et du radicalisme politique qui marquèrent le tournant du siècle. C'était l'époque de l'évangile social, du Fabianisme, de la naissance du Parti travailliste anglais. C'étaient aussi les années de la guerre des Boers, cette lutte ouverte de l'impérialisme économique. Woodsworth fut frappé du contraste entre l'extrême pauvreté et la grande richesse, de la laideur qu'entraînait l'industrialisation et du spectacle inaccoutumé d'une guerre nationale condamnée par les gens même qui la faisaient. Et c'est de son passage en Angleterre que datent les principes directeurs de Woodsworth : son amour pour l'humanité et sa haine de la guerre.

De retour au Canada, il trouva difficile de concilier ses nouvelles idées avec sa doctrine religieuse. Que peut être notre propre salut comparé aux besoins urgents d'amélioration de la condition humaine ? Bien peu de chose, pensait-il. Et pendant plusieurs années, il subit une grave crise de conscience. Plusieurs fois, il envisagea d'abandonner son ministère. Il prenait de moins en moins d'intérêt à la théologie, aux sacrements, à la nature du Christ, à la rédemption. L'homme est là sur terre et l'on doit tenter d'améliorer son sort. Ce fut alors la rupture spirituelle avec son église, bien des années avant la séparation officielle.

Mais si Woodsworth n'accepta jamais pleinement le dogme de son église, il ne cessa jamais d'être un protestant rigide. Il fut un adversaire des écoles libres et de l'éducation bilingue ; il attaqua le gouvernement de Roblin au Manitoba pour avoir fermé

les yeux sur l'inexécution des lois restrictives Greenway. S'il partageait les idées de Bourassa — comme il le fit plus d'une fois — ce n'était pas qu'il approuvât son nationalisme ou son catholicisme, mais parce qu'il était, comme lui, opposé à l'impérialisme et individualiste. Et même ici, l'alliance était plus apparente que réelle: Woodsworth était pacifiste parce qu'il pensait que la force militaire était aveugle et qu'elle n'était que l'instrument des classes ambitieuses. Bourassa était partisan du neutralisme parce qu'il craignait que l'impérialisme britannique ne fût une menace au développement de la conscience canadienne et à la survivance des Canadiens français en tant que groupe culturel distinct au Canada. C'est donc pour des raisons différentes que les deux hommes se montraient en faveur de la neutralité et de l'isolationnisme en politique étrangère.

Le professeur McNaught a écrit un bon livre. Par bien des côtés, cet ouvrage est plus utile que celui qu'écrivit la fille de Woodsworth, Grace McInnis, ne serait-ce que par l'ampleur de l'arrière-plan historique. Ce n'est pas que McNaught néglige de faire ressortir la personnalité de Woodsworth, son individualisme et sa ténacité — ces qualités apparaissent à chaque chapitre — mais il insiste davantage sur les problèmes qui le tourmentaient. Les deux livres, en fait, se complètent et valent la peine d'être lus.

S'il est une critique que l'on puisse faire de ce livre, elle tiendra probablement aux propres idées politiques de l'auteur et à sa sympathie manifeste pour le parti CCF. Nous ne voulons pas dire que le professeur McNaught a fait de son livre un traité de politique. Il est trop bon historien pour y consentir. Mais nous trouvons qu'il attribue à l'ancien chef du parti CCF une influence exagérée. Woodsworth n'était pas d'étoffe à devenir un grand homme politique. Personne, bien sûr, ne mettra en doute le talent dont il faisait preuve au Parlement. Il pouvait lancer des pointes à ses adversaires. Il pouvait les aiguillonner. Il pouvait déjouer leurs plans. Mais il ne pouvait pas les battre. Il ne pouvait et ne voulait pas consacrer le temps et l'énergie nécessaires à organiser solidement son parti. Il ne pouvait pas commander ses partisans avec la rudesse d'un Mackenzie King. Il était trop libéral, trop indépendant, trop protestant. Il avait combattu dans sa propre église tout ce qui était organisation. Il ne pouvait pas en établir une dans son propre parti politique. Et parce qu'il ne pouvait pas le faire, d'autres prirent sa place. Et le parti CCF fut dirigé par une oligarchie politique avec laquelle Woodsworth ne fut pas toujours d'accord. Il est vrai que Woodsmorth ne fut jamais un doctrinaire de gauche. Il était de l'école de George Lansbury

plutôt que de celle de Aneurin Bevan. Il appartenait au stade transitoire du socialisme britannique, à mi-chemin entre le socialisme chrétien du 19^e siècle et le socialisme marxiste du 20^e.

Quelques critiques peuvent aussi ergoter sur le récit, par l'auteur, de la grève de Winnipeg en 1919. Il est probable que la relation de cet épisode controversable ne satisfera jamais tout le monde. Néanmoins, beaucoup de lecteurs se demanderont si le tableau qu'en fait le professeur McNaught n'est pas peint trop en blanc et trop en noir. Il doit bien y avoir quelques tons de gris dans cette peinture. Les bons n'étaient pas tous pour la grève et les méchants contre. Et si nous sommes porté à croire — comme la plupart d'entre vous, sans aucun doute — que la grève n'était pas le prélude à la révolution, nous devons aussi admettre que beaucoup de gens sincères, qui vivaient à Winnipeg à cette époque, étaient convaincus que ça l'était. Sans doute se trompèrent-ils, mais nous ne pouvons douter de leur sincérité. Et en tant qu'historien, nous devons nous rappeler que les révolutions sont rarement faites, à l'origine du moins, par des hommes qui veulent les voir dégénérer en violence sanguinaire. Une grève générale peut être le moyen de faire la révolution; et les novateurs qui emploient cette arme comme moyen de réforme ne doivent pas être surpris si la société les considère comme des révolutionnaires.

G. F. G. STANLEY, *professeur,*
Directeur,
Département d'Histoire,
Collège Militaire Royal du Canada.